

Supplément au SOP n° 148, mai 1990

VERS LA RESURRECTION

Cinq chroniques du métropolite GEORGES (Khodr), évêque du diocèse orthodoxe du Mont-Liban, publiées pendant le Grand Carême et la Semaine Sainte dans le quotidien *AN-NAHAR* (Beyrouth, Liban).

- Vers le Royaume de la lumière (24.2.90)
- Des chrétiens sans Christ (17.3.90)
- Annonciation et société nouvelle (24.3.90)
- La cité de la paix (7.4.90)
- Christ, notre Pâque (14.4.90)

VERS LE ROYAUME DE LA LUMIERE

Dans la tradition byzantine nous faisons lecture, durant la liturgie du Samedi Saint, d'un extrait de la prophétie de Daniel qui relate l'histoire des trois jeunes gens jetés par le roi de Babylone, Nabuchodonosor, dans la fournaise pour avoir refusé de l'adorer. "Et il ordonna de chauffer la fournaise sept fois plus que d'ordinaire [...] mais les jeunes gens marchaient au milieu de la flamme, louant et bénissant le Seigneur" (Daniel 3, 19-24). C'est alors qu'eut lieu le miracle : celui que l'Écriture appelle "l'ange du Seigneur" et dans lequel nos pères ont reconnu le Christ lui-même, descendit dans la fournaise et il "souffla au milieu de la fournaise, comme une fraîcheur de brise et de rosée, si bien que le feu ne les toucha point" (Daniel 3, 50).

C'est dans cette espérance que nous entamons dans deux jours le temps du Grand Carême, ce Carême durant lequel nous proclamons que "les morts ressusciteront, ceux qui sont dans les tombeaux se lèveront et ceux qui sont sur la terre se réjouiront, car la rosée qui vient de toi leur est un baume de guérison". Celui qui accepte d'asservir les passions par le jeûne rentre en lui-même, cherchant à s'attirer la grâce du Seigneur et quand elle lui est donnée, il dit à son Maître : "Tu m'as jeté au plus profond de la mer [...] et j'ai pensé que tu avais détourné les yeux de moi". Seul le croyant sait dire : "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?" Et cela tout au long de sa vie jusqu'à l'aube du jour qui ne connaît pas de couchant.

A la fin des matines du premier lundi du Carême, s'il nous est donné de les célébrer, nous chanterons l'hymne "qui mène à la lumière" et dans laquelle nous disons : "O Christ, toi qui est la lumière, éclaire-moi de tes rayons". C'est ainsi que commence cette route qui nous mènera jusqu'à la victoire du Seigneur, à l'aube de la Résurrection. Nous y cheminerons dans l'espoir de pouvoir célébrer la fête au milieu de frères bien-aimés, dont nous sommes coupés depuis un mois et dont nous ne savons pas s'ils sont encore en vie, la prière et le désir de la rencontre restant les seuls moyens de communication entre nous, moyens enfouis dans les profondeurs de Dieu et dont le visage ne perçoit rien.

Le jeûne est un désert brûlant que tu traverses en restant dans la fraîcheur. Le feu t'y brûle la peau mais ton cœur reste libre de ceux qui l'attisent. Tu le traverses en restant au cœur de la tendresse, dans le sein du Sauveur qui vit avec toi au milieu du souffre et du feu. Et si "la fumée de la terre s'élève comme celle de la fournaise", n'y prends pas garde et souviens-toi que tu vas vers la beauté de Celui dont parle Isaïe en disant : "Voici mon serviteur que j'ai choisi, mon bien-aimé qui a toute ma faveur. Je répandrai sur lui mon Esprit et il annoncera la vraie foi aux nations. Il ne fera point de querelles ni de cris et nul n'entendra sa voix sur les grands chemins. Le roseau froissé, il ne le brisera pas, et la mèche fumante, il ne l'éteindra pas jusqu'à ce qu'il ait mené la vraie foi au triomphe : en son Nom les nations mettront leur espérance" (Matt. 12, 18-21).

La vraie continence s'exprime dans la douceur

La vraie continence, la grande ascèse s'exprime dans la douceur de ce Serviteur et dans le fait de l'acquiescer. Elle te sera donnée par une force dont ne rêvent pas ceux qui se complaisent dans la puissance. Le doux ne veut rien prouver. Il est la preuve. Il est le véhicule, la langue. D'autres crient et tout cri devient une excroissance d'existence, c'est-à-dire une prétention d'être. Le doux reconnaît l'altérité de l'autre, car il ne se veut pas dans une liberté de défi, mais dans une liberté qui se met en question dans le dialogue, c'est-à-dire dans la liberté de l'amour.

Or celui qui aime se prive et meurt plutôt que de crier. Il persévère dans l'affection jusqu'à forcer l'autre à la transparence ; et alors la lumière se reconnaît dans la lumière. C'est en cela que résident toute vraie virilité et toute vraie seigneurie. Aussi est-ce pour cela que la douceur se retrouve chez les forts.

Je comparerais le doux à la femme dans le sens qu'il est dans la mesure où il accepte l'autre. La femme qui n'a pas dépassé son sexe et son statut social, infériorisé dans certaines sociétés, en quelque sorte se prostitue. Seuls les hommes légers prennent une telle attitude pour une gentille coquetterie. En fait, c'est l'attraction du faible par le faible, l'attitude de la femme qui cherche à dominer. La douceur est une conversation entre deux personnes qui veulent qu'aucune d'entre elles ne soit ni maître ni esclave. La douceur est le lot de ceux qui se sont débarrassés des scories dont la civilisation a entaché les deux sexes. Elle est l'attitude de l'homme nouveau qui habite éternellement dans le sein de Dieu et le sein d'une femme. C'est pourquoi le grand docteur syriaque Aphraate dit que Dieu est mère. Il l'est parce qu'il est compatissant. Il ne fait pas de doute que les langues sémitiques aient fait dériver le mot "compassion" (*al rahmat*) de *rahm* qui désigne l'utérus féminin. Nous provenons tous du sein du Dieu mère, que nous soyons hommes ou femmes.

Dans cette perspective, il n'y a en nous ni saillie, ni zone d'ombre et l'existence baigne dans la lumière. En écrivant ces lignes, je regarde, accrochée au mur de ma chambre, une icône de la Résurrection dont le personnage principal est l'ange resplendissant de blancheur que sépare des femmes myrophores le linceul du Seigneur. Cette icône dépeint le récit évangélique : "Etant entrées dans le tombeau, elles virent un jeune homme assis à droite, vêtu d'une robe blanche et elles furent saisies de frayeur. Mais il leur dit : Ne vous effrayez pas, c'est Jésus de Nazareth que vous recherchez, le Crucifié : il est ressuscité, il n'est pas ici" (Mc 16, 5-6). Derrière l'ange, le noir de la grotte du sépulcre et, tout autour, les couleurs ternes de la terre qui nimbent tous les personnages. L'ange resplendissant sait qu'il est entouré de toute la noirceur et de toute la tristesse du monde, mais il fait face par sa blancheur.

L'humilité, effacement complet

Le doux n'est pas un naïf. Il sent les saillies émerger chez les uns ou les autres, mais il sait que de sa lumière jaillissent des rayons qui en atténuent les aspérités. Ce n'est que par ce moyen que les difficultés ont une chance d'être résorbées. Autrement les lances s'entrebriseront et l'homme de clémence perdra sa virginité. N'est-ce pas par la violence que se perd toute virginité ? Il est donc nécessaire d'associer la douceur à l'humilité. C'est d'ailleurs pour cette raison que Jésus a dit : "Mettez-vous à mon école... Je suis doux et humble de coeur" (Matt. 11, 29).

Je me suis demandé il y a peu pourquoi le Maître a voulu se qualifier seulement par ces deux vertus, lui qui les possède toutes. Et j'ai réalisé qu'il voulait nous faire comprendre que si nous parvenons à acquérir l'humilité, alors tout ce qui nous empêchait d'arriver à la douceur disparaît et s'estompe en nous. L'humilité, dans son essence, consiste à ce que l'homme se rende compte de son inanité. La créature n'ose pas se taxer d'être humble ou même de réaliser qu'elle est parvenue à l'humilité, car l'humilité est l'effacement complet devant Dieu et les frères. Or Dieu seul peut dire qui je suis. Dans cette kénose totale qu'est l'humilité, disparaît toute saillie par laquelle l'homme pourrait affirmer son ego. La douceur est fille de l'humilité qui me fait dire : "Couvre-moi, ô Dieu, de tes ailes". C'est là le voile derrière lequel je me cache et Dieu me reçoit tel que je suis, nu de lumière, comme une offrande, car le Seigneur lui-même est alors à l'intérieur du voile. En lui, la chaleur du soleil de midi ne m'atteindra pas et aucune

demeure ne me sera détruite, car j'habite le voile, à travers lequel seuls mes yeux percent pour parler dans la modestie le langage de l'amour. Je sais que faisant cela, j'aurai fait parvenir le message et que celui qui me regarde avec pudeur aura une place dans le pays de la paix.

DES CHRETIENS SANS CHRIST

En ce troisième dimanche du Carême, nous commémorons la Croix. Dans quelques jours viendra la mi-Carême et l'Eglise, craignant un relâchement de notre effort ascétique, une certaine lassitude et un glissement vers les plaisirs de ce monde, demande à ceux qui par la Croix ont découvert les profondeurs de l'homme, de reconnaître que de cette même Croix "jaillit la lumière". Les hymnes abondent de références à la "Croix porteuse de vie", car c'est elle qui nous conduit à la résurrection.

Durant l'office des matines, nous atteignons un des sommets de cette glorification ; et après que les fidèles se soient prosternés devant la Croix, il leur est distribué les fleurs dont elle était décorée comme gage et promesse de la joie à venir.

Le passage de l'Evangile lu durant la Sainte Liturgie nous rappelle que pour suivre Jésus il faut perdre sa vie et porter sa croix. Cette invitation est un appel à vaincre le moi "clos", fermé, et tout ce qui s'oppose à notre marche vers la vérité et l'amour. Puis vient cette parole du Seigneur : "Que sert à l'homme de gagner tout l'univers et de perdre son âme", comme s'Il nous disait que tout ce que nous possédons, argent ou pouvoir, peut nous suivre si nous en faisons notre recours et peut finalement nous mener à notre perte si nous nous donnons trop passionnément à cet attachement. "Tu es dans l'espérance la plus totale quand tu as la foi, car tu ne recherches dans ta vie de tous les jours qu'à te remplir de la grâce qui vient vers toi". "Tu habites nécessairement dans la pauvreté si tu désires t'enrichir de Dieu. Tu dois mourir aujourd'hui si tu veux vivre demain."

L'amour de l'argent, de la force du corps te consume par eux et t'empêche de t'en remettre à Dieu. Dieu ne te reçoit que quand tu te dénudes de toutes ces "choses" et même de toi-même, car l'argent, la force et le corps sont en effet des "choses" et tu t'y chosifies dans la mesure où tu te désires de la façon dont on désire une propriété : tu péris en frayant avec le périssable. Le prince Neagoe Bassarabe qui gouvernait la Roumanie au XVI^e siècle écrivait à son fils : "Celui qui est doté d'une raison purifiée ne peut être obnubilé ni par la royauté, ni par une seigneurie, ni par le patriarcat, ni par l'épiscopat, ni par l'higouménat, ni par toutes autres choses temporelles qui nous occupent ; son seul souci est d'aimer le Seigneur Dieu de tout son coeur".

Platon et Soloviev : le gouvernement de la cité par les vertus

Celui qui agit de la sorte sait que le Christ paraît à travers lui au monde, et qu'il fait ainsi exister le monde. Celui qui est animé d'une foi immense ne procède pas du monde mais c'est le monde qui procède de lui. Il n'a pas peur car il ne vient pas du monde. Il n'est pas de ce monde. Dans l'amour il bâtit un univers nouveau. Les croyants ne sont pas nombreux, cependant c'est leur foi qui pousse le monde à la transfiguration. Ce qu'il y a de meilleur dans le monde vient des bonnes oeuvres, des purs. Les "sages selon le monde" pensent que les vrais croyants sont des naïfs, car ils ne savent pas être agressifs ni combinards. Celui qui refuse le

mensonge et les arguties est considéré par eux comme un simplet. Par contre pour celui qui vit dans la pureté, le "transfiguré" traverse les temps et les domine en les remplissant de sa fertilité. Lui, il comprend, en Dieu, toutes choses, tandis que les autres errent à la surface de leur être éparpillé, prenant leur angoisse pour une présence. Le croyant n'est pas un vaincu devant l'histoire, ni par la crucifixion que les temps mauvais lui font subir, car il n'est pas obnubilé par le pouvoir, ni malade de politique. Il a lu chez Platon comme chez Vladimir Soloviev, en passant par Al Farah et Sheikh Yahya Bin Addi, que la politique est le gouvernement de la cité par les vertus. Car la cité est l'expression "architecturale" de l'amour, et de l'amour vient la connaissance.

Au Liban, où n'existe pas une telle "cité" tout cela est considéré comme ignorance et bêtise. Le Liban est une forêt où serpentent des sentiers formés au gré de la nature, la nature étant par définition le domaine de ce qui précède la raison. Avec l'avènement de la parole, la forêt devient champ et le champ un royaume de civilisation.

La civilisation quant à elle, contrôle les passions car elle ne permet de véritable rencontre entre deux hommes que s'ils décident de concert de passer du stade de la passion à celui de l'association, de la création "architecturale". Celui qui a été éduqué et s'est "poli" au contact de la civilisation, regarde vers l'autre et s'attend à ce que cet autre lui rende son regard. Cela les mènera à la coopération, car il espère que l'autre est prêt à entrer dans cette grande ascèse que suppose tout "vis-à-vis".

D'ailleurs "vis-à-vis", linguistiquement, veut dire visage tourné vers un autre visage, c'est-à-dire présence se reconnaissant dans une autre présence. Que je te sois présent, et toi à moi, à cause des espérances que tu portes en toi, c'est là une condition de notre appartenance à la vie politique. Aristote a défini l'homme comme animal politique, l'expression en grec voulant littéralement dire animal "de la cité". Or la cité, chez son maître Platon, est régie par les philosophes, c'est-à-dire par ceux qui contemplant la beauté et ne considèrent le sensible qu'en relation avec elle. Quant aux soldats ils défendent la cité que seuls les sages gouvernent. Les soldats sont des salariés. Et puisque la sagesse est la connaissance acquise dans le crucifiement de la pureté, n'y parviennent que les purs, engagés dans la recherche de la vérité. Car la vérité ne se découvre que dans les transfigurations de sages qui se gardent purifiés.

"Nous obligerons l'homme à être heureux"

Une cause terrestre dépourvue de justice ou même une attitude juste mais dépourvue d'intelligence et de compréhension n'habilitent personne à gouverner les hommes car la "philosophie" n'y trouve pas son compte. Un ritualisme sans substance, des signes de croix sans crucifixion, des chrétiens sans Christ : voilà un monde fait de sorcellerie et de charlatanisme. Les cadavres éparpillés, les enfants assoiffés, les hommes vidés de leur sang, tous ceux-là rempliront la coupe de la colère divine au jour de la vengeance. Et cela jusqu'à ce que disparaisse la logique de la force qu'utilisent les crucificateurs. Nous sommes tombés dans une vilenie à nulle autre pareille et nous implorons la victoire de Dieu et de la vérité pour que cesse l'emprise du péché et que la raison nous soit redonnée. Est-ce que cette opprobre nous mènera à l'humilité après que nous ayons vu que "ceux qui mangeaient des mets délicieux expirent dans les rues ; ceux qui étaient élevés dans la pourpre étreignent le fumier" (Lamentations 4, 5).

La grande perversion de ceux qui portent les armes est très bien exprimée par cette déclaration parue en 1918 au moment de la révolution bolchévique : "Avec une poigne de fer, nous obligerons l'humanité à être heureuse". Ceux qui ont, chez nous, parlé de la liberté, nous ont mené à une libération de notre propre vie, avec la bonne intention de nous rendre heureux. La croix, pour ceux-là, est un instrument sur lequel ils ont accroché les pauvres, les esseulés, les bébés et les vieux. C'est là une chair humaine donnée en pâture à la croix. Que soit attisé le feu, que se détruisent les maisons et que les gens aillent là où ils peuvent en quête d'abris. Qu'importe, disent-ils, nous, nous reviendrons après le grand incendie, pour proclamer, au-dessus des ruines, la liberté. Les pierres seront reconstruites et les arbres rejailliront de la terre brûlée et des bouches d'esclaves chanteront l'épopée de la liberté. Oui, qu'importe, les secours seront de nouveau envoyés au Liban et "les rois des arabes et de Saba lui offriront des dons" (Ps 72, 10). Notre peuple sera alourdi par le poids de la servitude que lui ont voulu des chrétiens sans Christ.

Nombreux, dans mon pays, partout dans mon pays, ceux qui ont appris qu'ils pouvaient parvenir au bien par le biais du mal et ils ne comprennent pas que le sang répandu et la prison dans laquelle tu enfermes les gens, te salissent toi et te font perdre et raison et jugement. Il n'y a pas de chemin ouvert entre un mauvais moyen et une fin honorable. La politique n'est pas ce à quoi on veut arriver demain. Il n'y a de politique que dans le quotidien. La politique s'exprime dans la façon dont tu traites les autres : tu peux être crucificateur, donc anathème ; ou crucifié, donc aimant, prêt à te lever d'entre les morts.

ANNONCIATION ET SOCIÉTÉ NOUVELLE

Demain nous fêterons l'Annonciation. Les Écritures et les textes liturgiques nous disent que "le mystère resté caché depuis les siècles et les générations" (Col. 1,26) se dévoile à nous, et comme le clarifie saint Paul, "c'est le Christ parmi vous..., l'espérance de la gloire, [qui fait connaître] de quelle gloire est riche ce mystère chez les païens" (Col 1,27).

L'apôtre veut, en fait, dire deux choses : que dès maintenant, la riche clarté du Christ est déjà présente, mais que cette présence est cependant et en même temps celle de la gloire qui vient, comme si l'apôtre voulait nous suggérer que la lumière qui émane de l'Aimé se répand sur un chemin, celui de l'espérance, qui part de la face du Christ et y aboutit dans l'éternité là où l'amour dispense des élans de l'espérance. Car, quand tu te places dans la présence de Dieu, il n'y a plus rien pour toi en dehors d'elle et tu t'avances de clarté en clarté. Et dans la mesure où nous regardons vers le Christ et nous nous maintenons dans la vision, nous voudrions faire parvenir le message à tout homme "afin de rendre tout homme parfait dans le Christ" (Col 1,28). Nous sommes ainsi devant une antinomie : l'homme d'une part vit dans l'espérance et continue à "s'avancer" et d'autre part et en même temps, il accède dès maintenant à la perfection. C'est bien là ce que vit l'homme qui se fait habiter par le Christ : l'apôtre parle en effet de "parfait dans le Christ".

Les chrétiens, quand ils parlent de l'incarnation divine, veulent affirmer que Dieu, dans toute sa plénitude, vient habiter dans un homme parfait. C'est là un des sens qu'ils donnent au mot "incarnation". Ce qui m'importe ici est de parler des fruits que peut générer cette foi et des actions qu'elle suscite. Nous sommes face à un double mouvement : d'abaissement de Dieu vers la misère de l'homme, et d'élévation de l'homme vers Dieu, élévation qui n'a pas de limites. Ce mouvement permanent d'élévation de l'homme, qu'il s'exprime dans les

comportements moraux ou dans la civilisation, n'est que conséquence logique de la mansuétude de Dieu et de sa tendresse. Quand Dieu se met à ton niveau par son amour offert sur la Croix, il ne te reste plus qu'à t'engouffrer dans la porte qu'en Lui il t'ouvre sur l'infini. Tu n'as plus alors de toit au-dessus de ta tête et rien ne peut arrêter ton élan. Et si ton passé ne t'a pas suffi, tu as devant toi le temps qui t'est maintenant donné et celui qui vient, ainsi que celui des frères, car tous ensemble vous formez un homme unique, tendant à la gloire. Et quand l'archange Gabriel dit à Marie que son fils règnera et que "son règne n'aura pas de fin" (Luc 1,33), il veut lui dire que le Nazaréen va conquérir le royaume de l'amour, ou plutôt qu'il est lui-même le royaume et qu'il s'y place d'emblée au-dessus des siècles avec ceux qu'il aime.

Dans l'office, nous chantons : "Adam se renouvelle et Eve se libère de la tristesse première". La pâte dans laquelle Marie a été pétrie se déifie, c'est-à-dire qu'elle traverse la muraille élevée entre Dieu et les hommes pour habiter dans la lumière divine et intégrer au corps lumineux du Christ toute cellule humaine. Le contact avec la grâce est devenu une réalité vécue et notre victoire sur le péché et la mort et leur misère est devenu un acquis. L'homme nouveau est bien là. Un changement qualitatif d'un état sans Christ à une vie en Lui est devenu une réalité de ce monde et, pour cela, il nous est demandé d'écrire, dans notre maintenant, l'histoire de Dieu dans les hommes.

L'eau et les larmes

Et pourtant, "il est inévitable que les scandales arrivent" (Luc 17,1). Et combien sont-ils nombreux, dans l'Eglise même ! Ces scandales, nous les connaissons bien, de même que ceux qui ne nous aiment pas, mais ces derniers ne remarquent pas la sainteté, car l'histoire du christianisme est aussi celle du repentir. Le repentir, dans nos milieux peut être très fort, car la conscience du péché l'est tout autant, comme elle ne l'est d'ailleurs dans aucune autre tradition. Tu es en fait appelé à devenir comme le Christ, rien de moins. La plupart tombe de "l'échelle des vertus" que nous essayons d'escalader et très peu en atteignent le sommet. Ceux-là habitent les hauteurs ; ils sont dès maintenant proches du Trône et ils expérimentent l'ahurissement et l'ivresse d'être devant Dieu. leur bonté, leur humilité et la présence de la lumière au fond de leur coeur sont inimaginables ! Le chrétien qui se sanctifie goûte, ici et maintenant, à la clarté de son Dieu. Ce petit nombre constitue l'Eglise sainte entièrement prise par son Epoux. C'est ainsi que nos grands théologiens définissent l'Eglise. Les vrais membres de l'Eglise ne font donc pas partie de la société chrétienne horizontale qui se complaît dans le péché, sans pour cela cesser de l'assumer, comme nous assumons aussi, par l'amour et avec la même force et la même loyauté, toutes les autres sociétés humaines, dans la mesure où il nous est permis de pratiquer envers elles la liberté de l'amour. Celui qui s'envole sur les ailes de l'espérance en direction de l'homme parfait, est porteur d'une énergie qui vient de Jésus, qu'il en soit conscient ou non. Tous ceux qui souffrent, d'où qu'ils viennent, tous ceux qui sont brûlés du feu de la tristesse et du désespoir, tous ceux qui ont été amenés à se réfugier dans la solitude, tous ceux qui errent dans les déserts de leur coeur, tous ceux-là appartiennent au Christ de l'espérance, d'une appartenance qu'ils savent ou non balbutier.

Le chrétien qui est reconnu comme tel sur sa carte d'identité n'est pas plus que toute autre créature au centre de mon amour. Le baptême donne une force qui peut se traduire en acte ou rester lettre morte. Il y a ceux qui ont été baptisés dans l'eau et ceux qui l'ont été par leurs larmes. L'eau ne sert à rien si elle n'est pas vivifiée par les larmes.

Nous ne recherchons donc l'établissement d'une société chrétienne que de la manière que nous avons dite. Les chrétiens sont un petit levain et ils doivent le rester. Et s'ils prétendent

qu'ils ont droit à tout, ou qu'ils sont les meilleurs en tout, ou qu'ils veulent dominer les autres, c'est que le levain n'est plus capable de faire lever toute la pâte. Quant aux sociétés chrétiennes, nous les croyons capables de tout le bien et le mal inhérents à toute entreprise humaine. Non seulement nous n'entretenons aucun espoir qu'une société chrétienne puisse s'installer en permanence dans la justice et en rayonner mais nous n'essayons même pas d'oeuvrer à son instauration, tout au moins dans un sens collectif, quantitatif ou confessionnel. Une société chrétienne dont les membres serrent les rangs pour défendre leurs droits à l'exclusion de ceux des autres, qui s'opposent à d'autres, font ou défont des alliances pour former autour d'eux une société nationale, une telle société chrétienne est étrangère à notre vision de l'homme nouveau.

Accrochés aux fêtuS de paille que le Seigneur ne cesse d'envoyer

Le chrétien qui se renouvelle en permanence se réfère au Christ vivant et non aux valeurs chrétiennes qui se sont laïcisées. Car ces valeurs, nourries du Christ, se dessèchent quand elles le perdent ; et c'est à travers le chrétien, quand il est juste et rayonnant, que la lumière du Seigneur me visite. Elle me touche par son calme et sa douceur. Un vrai chrétien ne se laisse pas aller à une colère vengeresse si on livre à la critique de l'histoire et de la spiritualité les agissements de sa communauté, car il veut que cette communauté devienne Eglise ou parole. Si tu ne fais pas de différence entre le Christ et ta communauté dans sa présence historique, son implantation au Liban et les droits qu'elle peut y avoir, si tu ne fais pas de différence entre la paix du Christ en toi et le rôle social dévolu à ta communauté, tu fais toujours corps avec la poussière de ce monde, car des communautés peuvent très bien être, dans leur réalité, sur le terrain, séparées du Christ, empêtrées dans des modèles sociologiques, se laissant aller à des réflexes tribaux et complètement fermées à toute parole de vérité.

Quand saint Paul écrit : "Ceux qui appartiennent au Christ Jésus ont crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises" (Gal 5,24), il veut dire que seule la crucifixion du croyant engagé sur la voie de la purification peut refléter la beauté du Sauveur. Et qu'en dehors d'une telle crucifixion, les convoitises des chrétiens se transforment en oppression pour les autres. L'apôtre continue d'ailleurs en disant : "Pour moi, que jamais je ne me glorifie sinon dans la croix de Notre Seigneur Jésus-Christ qui a fait du monde un crucifié pour moi et de moi un crucifié pour le monde" (Gal 6,14). Il veut ainsi nous rappeler que le croyant se doit aussi d'être fier de sa crucifixion qui le rend indépendant du monde, et par conséquent l'en fait maître.

Par contre, si le croyant se laisse aller à l'incontinence — et l'amour du pouvoir en est une — il ne peut plus être fier que des douleurs qu'il fait subir aux autres. Le croyant ne recherche pas la croix avec une folle fébrilité ; c'est la croix qui le cherche, et les méchants lui font subir les pires outrages sans lui en demander la permission. Ceci ne veut pas dire que le chrétien se complaît dans la persécution, ou qu'il ne lui faille pas résister à l'injustice ou à l'oppression dont il peut être l'objet — nos Pères martyrs se sont plus d'une fois opposés aux empereurs — mais cela veut dire que le vrai chrétien sait que les gens du monde veulent sa perte, et que c'est là son lot dans la terre des vivants. Il tente de leur apprendre la liberté, tout en sachant que la vraie liberté, celle qui libère celui qui l'acquiert ainsi que les autres dans la vérité et la justice, est très rare car elle est fille de la foi évangélique vécue dans son engagement et un labeur permanents. Ceux qui ont expérimenté la liberté ont peur pour elle car ils la savent fragile. Ils réalisent que sa recherche ne cessera jamais, et qu'aucune société ne pourra la considérer comme acquise. Car les gouvernements ont souvent tendance à ne pas respecter les textes, la démagogie donne libre cours aux rancunes et à la haine et une tragédie succède à

l'autre de telle sorte qu'il est toujours nécessaire d'essayer, dans la mesure du possible, de garantir la liberté ou de la préserver sur le plan de la législation et des structures de l'Etat.

C'est pourquoi notre véritable réconfort réside en Dieu et c'est en Lui que nous recherchons les prémices d'une vie nouvelle. En ces temps mauvais où nous avons à faire face tous les jours à l'oppression que nous imposent à tour de rôle, "ceux de la maison" ou les gens du voisinage, nous ne pouvons plus nous leurrer de promesses ni continuer à leurrer les autres. Pour cela, tu es, avec le Christ, comme sur un rocher, en équilibre, agissant — et voyant les autres agir — dans la faiblesse et l'impuissance, te faisant petit "pour laisser passer la colère du Seigneur", quand les souffrances de ce monde ont tendance à te pousser vers le bas, mais t'élevant aussi vers les cimes de l'espérance, accroché aux fétus de paille que le Seigneur ne cesse de t'envoyer. Et ainsi de suite va ta vie et cela jusqu'à la fin des temps et la seconde venue du Christ au Royaume de la sérénité.

Tendu entre ta croix personnelle et ta propre résurrection

Le message de l'Evangile de l'Incarnation est que la croix est à la fois derrière et devant toi. Mais comme la kénose du Christ l'a mené à la résurrection, tu es toi aussi tendu entre ta croix personnelle et ta propre résurrection. De même en est-il de l'Eglise, qui réalisant la folie d'amour dont elle est l'objet, arrive par la mort à sa renaissance. Que des gens acceptent la mort pour accéder par elle à la vie, et se faisant donnent la vie aux autres, que des gens fassent fi de scandales inévitables pour s'enrichir uniquement de la gloire du Christ, c'est là le miracle de la pureté et c'est le poème qu'écrivent les saints de par leur sang et leur patience. C'est en cela que consiste toute transfiguration. Et la transfiguration n'est l'objet d'aucune garantie, mais le don gratuit et la promesse d'un Dieu qui vient et qui t'emporte vers des espérances sans fin.

LA CITE DE LA PAIX

La résurrection de Lazare que nous commémorons aujourd'hui est le commencement de notre périple pascal. Cet homme nous est présenté comme le frère de Marie et de Marthe, les trois étant des proches du Seigneur. Toute son histoire, du début jusqu'à la fin, parle de la lumière. Un ami du Christ meurt ; celui-ci traverse le Jourdain et vient à Béthanie pour le ressusciter et il entame avec la soeur aimée une conversation qui comporte des passages parmi les plus beaux écrits par l'évangéliste Jean : "Marthe dit à Jésus : 'Si tu avais été là, mon frère ne serait pas mort'...'Ton frère ressuscitera', lui dit Jésus. — 'Je sais, répondit Marthe, qu'il ressuscitera à la résurrection au dernier jour'. Jésus lui dit : 'Je suis la résurrection. Qui croit en moi, fut-il mort, vivra. Et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais" (Jean 11, 21-26).

Le Nazaréen donne un sens nouveau à la résurrection en affirmant qu'il est la Résurrection. Il ne nie pas la résurrection au dernier jour — résurrection confirmée dans les Ecritures à plus d'un endroit — mais il nous place devant une résurrection déjà réalisée, dès maintenant et non seulement au jour dernier, et il dit qu'il est lui-même cette résurrection. Nous sommes comme devant une "abréviation", une "compression" du temps, la réalisation d'une espérance ou devant des temps derniers "contractés", "recroquevillés", renvoyés à notre instant présent. Le Christ est le contemporain de tout homme. Bien que venu sur terre dans le passé, il n'en reste pas moins actuel. Il ne reviendra pas seulement à la fin des temps mais il vient toujours parmi nous et il y demeure. Il n'est pas avec nous seulement par ses enseignements,

mais aussi par sa présence. Nous n'avons pas affaire à un livre, mais à un visage qu'aucune nuit ne peut obscurcir. Nous avons part à l'existence dans la mesure où nous sommes modelés par ce visage. Le christianisme est unique en cela qu'il ne consiste pas seulement en une doctrine sur le Christ ou en une opinion sur Dieu, ni en un enseignement sur ce monde et ce qui le suit, mais qu'il est beaucoup plus et avant tout le Christ même et notre relation intime et loyale avec lui.

Pour cela notre amour pour Jésus de Nazareth est le critère absolu par lequel nous examinons notre comportement et le redressons. Jésus de Nazareth, et non les cieux ni la terre, est notre unique refuge. Et c'est pour cela qu'il dit : "Qui croit en moi, fut-il mort, vivra". Et bien que le texte suggère que le verbe "vivra" indique le futur, la suite de la phrase lève toute équivoque quand elle affirme : "Quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais". Il y est clairement dit que le croyant ne connaîtra pas la mort, qu'il n'est pas sous l'emprise de la mort. Il dépasse sa tristesse et toute tragédie et il s'installe dans la sérénité de Celui qui lui donne, ainsi qu'à l'univers, la résurrection, résurrection qu'il goûte déjà ici-bas, de par sa relation avec lui. C'est pour cela que ce samedi de Lazare a été intimement lié à Pâques, puisqu'il représente le cheminement qui mène d'une restauration à une renaissance.

Si le grain ne meurt

Ce miracle de la résurrection de Lazare est venu renforcer le complot ourdi contre le Maître, et les juifs ont eu peur que la puissance de plus en plus évidente du Seigneur n'encourage les Romains à dominer encore plus leur terre et leur nation. Ils se sont préférés à la vérité en affirmant : "qu'il vaut mieux qu'un seul homme meure pour le peuple et que la nation ne périsse pas tout entière" (Jean 11,50). Deux siècles plus tard, un autre membre de cette même nation, Henri Bergson a, lui, dit qu'il valait mieux que la terre entière disparaisse plutôt que de voir mourir un enfant innocent.

Après le miracle, "Jésus vint (de nouveau) à Béthanie..., et on lui offrit un repas... et Lazare... qu'il avait ressuscité des morts... était l'un des convives. Marie, prenant une livre d'un parfum de vrai nard, très coûteux, en oignit les pieds de Jésus et les essuya avec ses cheveux ; et la maison s'emplit de la senteur du parfum" (Jean 12,1-3). En cela se répandait son affection. Elle était devenue elle-même une aromate. Le lendemain, quand la foule "apprit que Jésus se rendait à Jérusalem, ils prirent des rameaux de palmiers et sortirent à sa rencontre" (Jean 12,12-13), proclamant qu'il venait au nom du Seigneur et acclamant comme leur roi celui qui était monté sur un ânon. Ils se rappelèrent alors ce qu'avait dit un de leurs prophètes : "Sois sans crainte, fille de Sion, voici venir ton roi, monté sur le petit d'une ânesse". Mais ils ne comprirent vraiment cette prophétie qu'après la mort et la glorification de Jésus. C'est alors seulement qu'ils réalisèrent le mystère de la simplicité et de l'humilité comme voies du salut et qu'ils comprirent que tout le comportement de Jésus découlait de cette clarté qui l'habitait et qui a resplendi à travers sa mort et sa résurrection.

Dans sa grande kénose, il entra dans la ville de la paix, devenue son ennemie de par le fait qu'elle l'a désavoué. Elle n'était pas encore la cité de la paix véritable. Il y avait alors à Jérusalem, au moment où Jésus y était entré, quelques juifs de langue grecque, qui disaient : "nous voudrions voir Jésus" (Jean 12,21). Ces gens alliaient en eux l'éclat des deux branches du monde antique : l'amour de la philosophie et la puissance du Dieu des juifs. Quand Jésus eut vent de leur requête il dit : "La voici venue l'heure où le Fils de l'Homme doit être glorifié" (Jean 12,23). Non pas par la culture, ni par la force, ni par aucun autre moyen à la mesure de l'homme. La gloire de Jésus est tout autre : "En vérité, en vérité, je vous le dit : si le grain de

blé ne tombe en terre et ne meurt, il reste seul ; s'il meurt, il porte beaucoup de fruit" (Jean 12,24).

Tu es capable de réveiller en nous toute beauté

Cela restera ton mystère, ô Nazaréen, jusqu'à la fin des temps, et celui de ceux qui, t'aimant, s'effacent jusqu'à sortir de la mémoire des hommes. La force de cette grande et glorieuse semaine que nous inaugurons aujourd'hui ou demain est dans la profondeur de ton humilité ahurissante qui fait de toi le roi des pauvres et des humiliés, et d'eux tes témoins, martyrs sans sang répandu. Mon problème avec ceux qui te suivent est qu'ils sont l'objet de ma honte et la cause de mes pleurs. Beaucoup leur a été donné et l'humanité est en droit de beaucoup leur demander. Mais ils sont devenus, de par le mystère du péché, ce qu'ils sont et tout témoignage s'est trouvé muselé.

Cependant tu es capable, toi qui est dressé sur cette croix, de nous ramener, par ta douceur et ta compassion, à Dieu ton Père, et de réveiller en nous toute beauté. Quand devant le tombeau de ton ami tu eus dit : "Enlevez la pierre" et que Marthe t'ait répondu : "Seigneur il sent déjà, c'est le quatrième jour", tu l'as reprise de son erreur et lui as promis la vision de "la gloire de Dieu" (Jean 11, 39-40).

Mon âme s'est-elle corrompue, Seigneur ? Tu es là pour la laver de toute souillure, lui redonner son parfum et faire que de nouveau il n'y ait plus d'impossible. Il me suffit, ô Maître, que tu daignes t'abaisser pour habiter avec moi pour que je cesse de vivre dans l'opprobre. Je crains que mon âme ne vieillisse avec mon corps. Où trouverons-nous un gîte, Seigneur, dans cette nuit qui nous ensevelit ? Répands ta lumière pour que nous puissions traverser les ténèbres de nos âmes et aller vers toi. Nous sommes devenus pauvres, Seigneur, et fugitifs sur les routes de la terre. J'ai rencontré aujourd'hui, dans un de nos monastères, trois enfants, et m'étant enquis d'où ils venaient, l'un d'eux me répondit : "du quartier d'Achrafié (de Beyrouth Est)", l'autre : "du village de Chrin (de la montagne du Chouf)" et la troisième, une petite fille à peine sortie de l'inquiétude et de l'angoisse : "du village de Roumié (dans la région du Metn)". Et cette dernière n'avait encore jamais vu d'oliviers, nombreux autour du monastère ! Nos enfants déplacés, fugitifs et sans abri porteront demain des branches d'olivier, dans l'espérance de pouvoir accéder à la ville de la paix.

CHRIST, NOTRE PAQUE

La fête de Pâques est à la fois une histoire de mort et de résurrection. Que la mort et la vie soient ainsi réunies, voilà un événement qui n'est vrai que pour le Christ. A sa suite, ceux qu'il aime entrevoient cet événement dans la profondeur du mystère et de la contemplation.

Cet événement se distingue complètement de ce qu'il nous est donné d'observer dans la nature, où la créature vit puis meurt, ou bien quand elle meurt, elle renaît par la suite. Ce qui est advenu avec le Galiléen, c'est que ses disciples, les soldats, les juifs et les gouvernants l'ont vu mourir. Nous sommes devant un cas d'exécution de la peine capitale dont toutes les péripéties ont été matériellement confirmées. Mais ensuite, les disciples du condamné viennent dire qu'ils

l'ont enseveli et qu'après cela ils l'ont vu vivant à plusieurs reprises et qu'il s'est assis avec eux et a même partagé leur nourriture.

Si nous nous tenons au domaine du visible, nous sommes devant deux événements consécutifs. Or la fête de Pâques n'est pas la commémoration de deux événements consécutifs et indépendants : elle est une lecture théologique de leur unité. Car la souffrance pure n'a pas de sens, de même que la résurrection si elle est comprise comme une pure transfiguration indépendante de ce qui l'a précédée et non comme une présence lumineuse et mystérieuse, même sur la croix. Nous croyons que la victoire et que les blessures ont accompagné — et accompagnent toujours — le Ressuscité.

Il n'y a pas dans le christianisme de théologie de la souffrance : il n'y a qu'une théologie de résurrection. La souffrance est détestable car liée au péché : "Le prix du péché est la mort". De même la mort est détestable car elle s'oppose à l'existence : "Le dernier des ennemis est la mort". Nous affirmons dans la foi qu'"au commencement" la mort n'existait pas mais qu'elle s'est installée subrepticement comme une punition. Aussi est-il difficile de dire que le christianisme est une religion prônant la souffrance et que nous sommes un peuple qui se complait dans la tragédie. Nous ne nous prévalons pas des difficultés et pour nous la douleur n'est pas critère de sainteté. Nous sommes pour la patience, car elle nous apporte consolation.

Théologiquement il ne nous est pas permis de nous complaire dans la souffrance et la douleur, ni de les susciter tout en considérant que ce faisant, nous nous associons au Christ sur la croix. Car cela donnerait une valeur à ce qui en soi n'est que diminution d'existence.

La décrépitude de nos corps et la tristesse de nos âmes sont hélas des faits acquis et il ne s'agit pas d'y tendre davantage. Elles sont les compagnes de notre vie de tous les jours. Notre espérance est justement de les dépasser et d'en guérir. Or il n'y a vraiment d'accession à une existence plus pleine qu'à travers la corruption qui nous habite, car de par son emprise nous avons hérité de notre marche vers la mort, mais au coeur même de cette marche nous aspirons à la vie. La croix et la résurrection forment un couple inséparable.

Se rendre opaque, même pour un court instant, au Golgotha, à l'idée de la victoire qui vient, serait admettre que la souffrance sauve alors que nous savons pertinemment qu'elle n'est que l'expression de la damnation et de la décrépitude existentielle. Nous ne pouvons même pas, nous arrêtant en esprit devant la croix, la contempler uniquement comme l'instrument du supplice du Sauveur. Nous contemplons la croix et la vénérons "car c'est par elle que la joie a rempli tout l'univers".

C'est pour cela d'ailleurs que le Crucifié apparaît, dans l'art byzantin des origines, les yeux ouverts et revêtu de vêtements royaux. Il apparaît ainsi dans la plénitude de sa présence et de sa réalité : mort et pourtant roi, car il convenait que "voulant conduire à la gloire un grand nombre de fils, Celui pour qui et par qui sont toutes choses rendît parfait par des souffrances le chef qui devait les guider vers leur salut" (Héb 2,10). Or si le Christ "fut rendu parfait" dans sa nature humaine sur la croix, il a donc été aussi glorifié sur elle.

Le Christ n'est pas mort malgré lui

Il n'y a pas de doute que c'est là la théologie de l'Evangile de Jean. La gloire du Christ accompagne ses souffrances. Lors de sa dernière confrontation avec le royaume de la mort, Jésus dit : "Maintenant mon âme est troublée. Et que dire ? Père, sauve-moi de cette heure ?

Mais c'est pour cela que je suis arrivé à cette heure. Père, glorifie ton nom. Une voix vint alors du ciel : je l'ai glorifié et je le glorifierai à nouveau" (Jean 12,27-28). Cet épisode est suivi d'un discours très dense sur la lumière : "Moi, la lumière, je suis venu dans le monde..." (Jean 12,46). Et dans le discours d'adieu, le Maître développe encore plus cette dimension et il finit par dire : "Maintenant, Père, glorifie-moi de la gloire que j'avais près de toi avant que fût le monde" (Jean 17,5). Cela veut dire que cette gloire que le Seigneur avait cachée dans sa nature humaine lors de l'Incarnation, ne l'avait jamais existentiellement quitté et elle réapparaît en lui, lors de son acceptation de la mort.

Le Christ n'est pas mort malgré lui, par force, et personne n'a pu l'humilier. Ses ennemis ont cru l'avoir fait, mais en fait c'est lui qui a donné sa vie par amour. Pour cela il n'y a pas de raison d'occulter une mort qui ne lui a donné qu'honneur et glorification. Dans sa mort, le Christ n'a pas été vaincu par la mort. En toute liberté, le Christ s'est soumis un instant à la mort mais il s'en est aussi libéré dans ce même instant et il l'a dominée.

L'hymne pascale nous le rappelle : "Christ est ressuscité des morts, par sa mort il a vaincu la mort et à ceux qui sont dans les tombeaux il a donné la vie". Ils l'ont vu mort mais il était dans sa vérité, libre du tombeau dans lequel ils l'ont mis. Non pas trois jours après mais immédiatement, il a, par sa mort, piétiné la mort et il a donné à ceux qu'il aime la force de se libérer de la mort.

La résurrection au troisième jour n'est que l'apparition au grand jour, dans un laps de temps défini et concret, de cette explosion lumineuse qui s'est manifestée dans le Christ le jour du Vendredi Saint. Nous ne sommes pas devant un film où les images se suivent l'une l'autre, mais devant une réalité salvifique se manifestant de diverses manières. Nous sommes au coeur même du mystère, inaccessible à l'intelligence. Nous sommes en pleine adoration.

Quand Dieu rencontre la mort, il l'anéantit

Voilà que nous sommes bien loin de la chair et du sang que l'on nous sert à profusion au théâtre ou au cinéma dans les oeuvres qui prennent pour thème les souffrances du Christ. S'émouvoir de la douleur de Jésus et le prendre en pitié c'est renier l'aspect divin et lumineux du salut, comme si Dieu avait accepté de briser le Fils pour assouvir par le sang une quelconque colère divine. On nous dit que la justice demande la mort d'un Dieu, car seule une telle mort divine "*satisfait*" le ressentiment de Dieu face au péché de l'homme.

Cette hérésie s'est répandue dans la théologie du Moyen-Age en Occident et elle a marqué sa piété, encourageant une sorte de tragédisme chrétien et appelant les gens à se prévaloir de leurs souffrances et à les considérer comme autant de grâces, de telle sorte que le mutilé et le défiguré étaient considérés plus proches de Dieu.

L'exagération dans la recherche de la misère devint signe de vertu. Et dans les représentations du Christ, on rechercha à mettre en évidence ses infirmités, à le dépeindre comme un cadavre alors que la tradition antique nous enseignait qu'il n'était pas digne d'utiliser le mot cadavre pour parler du Seigneur, dans le mystère de sa mort. Le corps du Christ, au Golgotha et dans le tombeau, était celui-là même qui est assis sur le Trône avec le Père et l'Esprit.

Ceux des chrétiens qui, au Liban, ont la haute main sur les médias, pratiquent une hérésie nestorienne car ils séparent les deux natures en Christ. Ils s'appesantissent à montrer l'humanité souffrante du Maître, car cela est plus aisé et a l'avantage de faire du Christ notre semblable. C'est vrai que le Fils a partagé notre chair et notre sang et il s'est voulu pareil à nous en tout sauf le péché. Mais il nous appelle à lui ressembler en ce sens qu'il a dépassé les douleurs du corps et, les assumant par la divinité, en a fait un terrain d'action pour l'amour de Dieu.

Le fait que le Christ se soit fait semblable à nous est un acquis. Le fait que nous devenions semblables à lui est un appel. Mais nombreux parmi les chrétiens sont ceux qui ignorent cette distinction et préfèrent tant dans leur spiritualité que dans la mentalité qui en découle ainsi que dans son expression artistique, pratiquer une sorte de nestorianisme établissant une cassure entre l'humanité et la divinité du Seigneur. C'est là un christianisme de la mortification. C'est ce qu'a bien vu Nietzsche quand il nous accabla comme personne d'autre ne l'a fait. Le christianisme sentimental, "doloriste", est une tragédie grecque qui installe l'homme dans l'ombre de la servitude.

Nous sommes des hommes de la résurrection, depuis l'Incarnation déjà, et en tout ce que le Christ a révélé de lui-même. Lui-même avait l'esprit de la résurrection dans ses paroles et ses miracles. Sa spiritualité est une spiritualité de lumière et de joie et il pansa les plaies et les entoura d'un halo de lumière.

Quand Dieu rencontre la mort, il l'anéantit et on ne peut plus en parler car le Christ "ne meurt plus et la mort n'exerce plus de pouvoir sur lui ; et sa mort fut une mort au péché, une fois pour toutes" (Rom. 6,9-10). Quant à nous, nous resterons avec notre Pâque, le Christ vivant , et nous vivrons, dans son ombre, parmi les nations, jusqu'à la fin des temps.

*(Traduit de l'arabe par Raymond RIZK.
Les intertitres sont de la rédaction du SOP.)*

Directeur : père Michel EVDOKIMOV

Rédaction : Jean et Serge TCHEKAN
Réalisation : Marie-Claire EVDOKIMOV

	Abonnement annuel	
	<u>SOP mensuel</u>	<u>SOP + Suppléments</u>
France	140 F	300 F
Autres Pays	170 F	400 F

Commission paritaire : n° 56 935
ISSN 0338 - 2478

c.c.p. : 21 016 76 L Paris
Tiré par nos soins
